



Blaise Pascal

« DE LA CONNAISSANCE DE L'HOMME »

Extrait de : *Pensées*, [XVI] Transition de la connaissance de l'homme à Dieu, fr. S 229-234, édition LGF, Paris, 2000, p. 160-172 [notes adaptées].

Blaise Pascal (1623-1662) est l'une des figures les plus remarquables du XVII^e siècle français, incarnant l'idéal de l'esprit universel. Mathématicien précoce, il conçoit dès l'âge de dix-neuf ans la « Pascaline », première machine à calculer mécanique. Ses travaux en géométrie projective, sur le calcul des probabilités et sur la physique des fluides ont profondément marqué les sciences. Mais Pascal ne se limite pas aux sciences exactes : son intérêt pour la condition humaine et les questions métaphysiques en fait également un grand philosophe et moraliste. En 1654, une expérience mystique qu'il appelle la « nuit de feu » bouleverse sa vie. Converti au jansénisme, courant austère du catholicisme, il rejoint le monastère de Port-Royal et s'engage dans la défense d'une foi rationnellement argumentée. Malgré une santé fragile, Pascal travaille jusqu'à sa mort à un grand ouvrage de défense du christianisme, resté inachevé : les

Pensées. Son œuvre articule science, philosophie et théologie, cherchant à concilier la rigueur mathématique et l'intuition spirituelle. Par cette alliance de raison et de foi, de méthode scientifique et de profondeur métaphysique, Pascal incarne parfaitement la figure de l'humaniste universel.

Les *Pensées*, publiées en 1670 après la mort de Pascal, rassemblent des fragments destinés à un traité apologétique, *Apologie de la religion chrétienne*. Pascal y explore la condition humaine, oscillant entre grandeur et misère, et affirme que seule la foi peut combler le vide existentiel. Il célèbre la raison mais souligne ses limites face au mystère de Dieu et de l'infini. Rédigées dans un style analogique, par aphorismes et images, l'œuvre allie profondeur spirituelle et lucidité psychologique, faisant des *Pensées* un classique intemporel de la philosophie et de la littérature françaises.

« DE LA CONNAISSANCE DE L'HOMME »

229

H. 5.

10 En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi. Ils me disent que non et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu y prendre d'attache et considérant combien il y a plus d'apparence¹ qu'il y a autre chose que ce que je vois j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi.

20 Je vois plusieurs religions contraires et partant toutes fausses, excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus. Chacun peut dire cela. Chacun peut se dire prophète mais je vois la chrétienne où je trouve des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut pas faire.

230

H. Disproportion de l'homme.

30 9 – (*Voilà où nous mènent les connaissances naturelles. Si celles-là ne sont véritables, il n'y a point de vérité dans l'homme, et si elles le sont, il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre manière.*

Et puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaite avant que d'entrer dans de plus grandes recherches de la nature, qu'il la considère une fois sérieusement et à loisir, qu'il se regarde aussi soi-même et juge s'il y a quelque proportion avec elle, par la comparaison qu'il fera de ces deux objets.)

40 Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du² vaste tour que cet astre décrit³, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à

1 Combien il est plus vraisemblable.

2 En comparaison du.

3 La perspective est géocentrique, mais très vite l'alternative géocentrisme / héliocentrisme perd toute signification : tout est centre dans l'infini, parce qu'il n'y a plus de centre.

l'égard de celui que ces astres qui roulent dans le firmament embrassent⁴. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre⁵. Elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature, nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part⁶. Enfin c'est le plus grand [des] caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu que notre

50

imagination se perde dans cette pensée.
Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton⁷ détourné de la nature, et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix⁸.

Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates, qu'un ciron⁹ lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes, que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

60

Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau, je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse, que les autres par leur étendue ! Car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

70

4 Montaigne, *Essais*, I, 26 : « Mais qui se présente, comme dans un tableau, cette grande image de notre mère nature en son entière majesté, qui lit en son visage une si générale et constante variété, qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate, celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur ».

5 Cf. Descartes, *Principes*, II, 21 : « Nous saurons aussi que ce monde, ou la matière étendue qui compose l'univers, n'a point de bornes, pour ce que, quelque part où nous en veuillons feindre, nous pouvons encore imaginer au delà des espaces indéfiniment étendus ».

6 Cette métaphore a une longue histoire, qui remonte à Empédocle (V^e siècle av. J.-C.) et se prolonge, au temps de Pascal, jusqu'à Marie de Gournay.

7 Coin.

8 Montaigne, *Essais*, I, 26 : « Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais » ; II, 12 : « Tu ne vois que l'ordre et la police [= l'organisation] de ce petit caveau où tu es logé [...] : cette pièce n'est rien au prix du tout ».

9 Insecte qui se développe dans le fromage ou la farine et qui passait pour le plus petit des animaux visible à l'œil nu.

80 Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ses merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption. Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout¹⁰, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. la fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable (*que pourra-t-il donc concevoir ? il est*), également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini, où il est englouti.

Que fera-t-il donc sinon d'apercevoir [quelque] apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre¹¹ ne le peut faire.

90 Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

100 Quand on est instruit, on comprend que, la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité : c'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches. Car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer ? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes. Car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ?

Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielle,s où nous appelons un point indivisible celui au-delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature.

110 De ces deux infinis des sciences celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre à traiter toutes choses. « Je vais parler de tout », disait Démocrite¹². (*Mais outre que c'est peu d'en parler simplement, sans prouver et connaître, il est néanmoins impossible de le faire, la multitude infinie des choses nous étant si cachée que tout ce que nous pouvons exprimer par paroles ou par pensées n'en est qu'un trait invisible. D'où il paraît combien est sot, vain et ignorant ce titre de quelques livres, De omni scibili*¹³.)

(*On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des propriétés sans nombre, et chaque science de même.*)

10 Cf. Descartes, *Méditation* IV : « je suis comme un milieu entre Dieu et le néant ».

11 Personne d'autre.

12 Montaigne, *Essais*, II, 12 : « De même impudence est cette promesse du livre de Démocrite : "Je m'en vais parler de toutes choses" ».

13 De tout ce qui peut être connu, titre résumé de l'une des neuf cents thèses que Pic de la Mirandole se proposait de soutenir en 1486.

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver, et c'est là où tous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires : *Des principes des choses*, *Des principes de la philosophie*¹⁴, et aux semblables aussi fastueux en effet, quoique moins en apparence que cet autre qui crève les yeux : *De omni scibili*.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence, et l'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. Mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder, et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie pour l'un et l'autre. Et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissions donc notre portée : nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes qui naissent du néant. Et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêche la vue. Trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous étonne. J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous¹⁵. Trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent dans la musique, et trop de bienfaits irritent. Nous voulons avoir de quoi surpayer la dette. *Beneficia eo usque lata sunt dum videntur exsolvi posse. Ubi multum antevenere pro gratia odium redditur*¹⁶. Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid, les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles, nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêche l'esprit, trop et trop peu d'instruction¹⁷. Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard, elles nous échappent ou nous à elles¹⁸.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre¹⁹. Quelque terme où nous

14 Les *Principia philosophiæ* ont été publiés par Descartes en 1644 et traduits en français en 1647.

15 Cf. Aristote, *Métaphysique*, α, I, 993 b : « Ce que les yeux des chauves-souris sont à l'éclat du jour, l'intelligence de notre âme l'est aux choses qui sont de toutes les plus naturellement évidentes ».

16 « Les bienfaits sont agréables tant qu'on sait pouvoir s'acquitter ; mais s'ils dépassent de beaucoup cette limite, au lieu de gratitude nous les payons de haine » (Tacite, *Annales*, IV, 18 ; d'après *Essais*, III, 8).

17 Cf. Charron, *Discours chrétiens*, Discours premier, « De la connaissance de Dieu ».

18 Montaigne, *Essais*, II, 12 : « Si c'est un enfant qui juge, il ne sait que c'est ; si c'est un savant, il est préoccupé [= il a des opinions préconçues] ». Cf. fr. 55, 72, 75.

19 Montaigne, *Essais*, II, 12 : la raison « ne fait que fourvoyer [= s'égarer] partout, mais spécialement quand elle se mêle des choses divines. [...] Elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et

160

pensions nous attacher et nous affermir, il branle, et nous quitte. Et si nous le suivons, il échappe à nos prises, il nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous, c'est l'état qui nous est naturel et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences, rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

170

Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un autre ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a et s'il les prend un peu de plus haut, n'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout ? Et la durée de notre vie n'est-elle pas également infime de l'éternité, pour durer dix ans davantage ?

Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux²⁰, et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine.

180

Si l'homme s'étudiait le premier²¹, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout ? Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît : il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour se nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance²². Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister, et pour connaître l'air, savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme, etc.

190

La flamme ne subsiste point sans l'air. Donc pour connaître l'un il faut connaître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.

(L'éternité des choses en elles-mêmes ou en Dieu doit encore étonner notre petite durée.

flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but ».

20 Cf. fr. 680 : « Le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant ».

21 Cf. fr. 106 et 566.

22 Ce dernier mot vient de Raimond Sebond, au chapitre II de la *Théologie naturelle*, traduite du latin par Montaigne en 1569 : l'homme « se rapporte aux corps insensibles [...] ; il en est nourri, il loge chez eux, il vit par leur moyen, et ne peut s'en passer un seul moment [...]. Il a une grande alliance, convenance et amitié avec les autres créatures ».

L'immobilité fixe et constante de la nature, comparaison au changement continuél qui se passe [en nous, doit faire le même effet.]

200 Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses est qu'elles sont simples en elles-mêmes et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'âme et de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle. Et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même. Il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait.

210 Et ainsi si nous [sommes] simples matériels nous ne pouvons rien du tout connaître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples, (*puisque notre suppôt²³ qui agit en cette connaissance est en partie spirituel, et comment connaîtrions-nous nettement les substances spirituelles, ayant un corps qui nous aggrave et nous baisse vers la terre ?²⁴*) spirituelles ou corporelles.

De là vient que presque²⁵ tous les philosophes confondent les idées des choses et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits²⁶. Et, en parlant des esprits, ils les considèrent 220 comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps²⁷.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités, et empreignons [de] notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croirait à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible ? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature, car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins²⁸ ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un 230 esprit. C'est là le comble de ses difficultés et cependant c'est son propre être. *Modus quo corporibus adhærent spiritus comprehendere ab homine non potest, et hoc tamen homo est²⁹.*

23 Suppôt : voir fr. 99, n. 2.

24 Echo du Livre de la Sagesse, IX, 15 : « Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit dans la multiplicité des soins [=souds] qui l'agitent ».

25 Descartes, en raison de son dualisme métaphysique, est certainement exempté des reproches symétriques qui suivent.

26 Sont ici visés les disciples d'Aristote, tenants d'une conception animiste de la nature.

27 Selon V. Carraud, ce deuxième type de critique atteint particulièrement le P. Mersenne, qui puise dans la physique contemporaine des modèles pour penser la vie spirituelle et morale.

28 Pascal prend ici le contre-pied de Descartes, dont la *Méditation* II a pour titre : *De la nature de l'esprit humain ; et qu'il est plus aisé à connaître que le corps*.

29 « La manière dont les esprits sont joints aux corps ne peut être comprise par l'homme, et pourtant c'est cela qui est l'homme » (saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XXI, 10 – texte abrégé une première fois par Montaigne, puis une seconde par Pascal, qui l'a lu dans *Essais*, II, 12).

(Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile³⁰ à connaître la nature. Elle est infinie en deux manières, il est fini et limité. Elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel. Les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant. Elles ont leur principe et leur fin, il ne conçoit ni l'un ni l'autre. Elles sont simples, et il est composé de deux natures différentes).

240 Enfin, pour consommer la preuve de notre faiblesse je finirai par ces deux considérations.

231

H. 3.

250 L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que³¹ l'univers entier s'arme pour l'écraser, une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer³². Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien.

232

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir.

Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale.

260

233

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

234

Consolez-vous, ce n'est point de vous que vous devez l'attendre³³, mais au contraire en n'attendant rien de vous que vous devez l'attendre.

30 Faible.

31 Il n'est pas nécessaire que.

32 Montaigne, *Essais*, II, 12 : « Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses [= de blessures] que l'homme : il ne nous faut point une baleine, un éléphant et un crocodile [...] ; les poux sont suffisants pour faire vaquer la dictature de Sylla ». Puis : « l'homme faible, calamiteux et misérable [...], un souffle de vent contraire, [...] une brouée matinière [=un brouillard du matin] suffisent à le renverser et porter par terre ».

33 Le souverain bien.